

passe tromper lui-même, en rencontrant constamment et partout ce qu'il désire, et, par-dessus tout, il ne doit jamais se faire violence pour voir : il est en effet beaucoup de maladies qui ont une issue funeste, sans avoir produit aucune altération anatomique appréciable.

Lorsque je vous parlerai de la pathologie du cerveau et du système nerveux, j'aurai de nombreuses occasions de vous prémunir contre les erreurs des auteurs qui nous ont précédés. Ces erreurs prenaient leur source, soit dans un désir anxieux de grouper en un classe bien nettement délimitée toutes les lésions du cerveau et de la moelle épinière, soit dans la conviction erronée que, partout où il avait existé des troubles cérébraux ou nerveux, on devait trouver, pour en rendre compte, quelque changement de structure. Pour en citer un exemple, l'épilepsie et la manie présentent souvent, comme je l'établirai plus tard, une invasion aussi soudaine que violente, et cela en dehors de toute altération organique ; et en vérité, pour prouver que celle-ci n'est pas l'accompagnement obligé de ces formidables maladies, il suffit de rappeler qu'elles disparaissent parfois soudainement. J'ai donné des soins pendant nombre d'années à un littérateur de grande réputation. Il mourut en 1831, à l'âge de soixante et dix ans. Pendant une période de trente années, de vingt-cinq à cinquante-cinq ans, il avait eu de nombreuses attaques d'épilepsie ; après cette longue durée, la maladie cessa subitement, et, durant les quinze dernières années de sa vie, mon malade n'eut pas un seul accès. Je vous montrerai combien sont illusoire et peu fondées les prétentions de ceux qui veulent rendre compte de tous les troubles nerveux par des lésions cérébrales ; qui disent pouvoir distinguer nettement pendant la vie l'inflammation et l'irritation de l'arachnoïde ou de la dure-mère, de celles du cerveau lui-même ; qui assignent des symptômes différents à l'inflammation de la substance corticale et à celle de la substance médullaire ; qui font violence à leurs yeux et à leur véracité, pour établir que les lésions de certaines parties déterminées du cerveau amènent invariablement les mêmes perturbations dans les facultés intellectuelles. Ce sont là les erreurs de quelques médecins français des plus éminents ; il sera de mon devoir de vous les signaler en temps et lieu ; mais je dois ajouter, non sans regret, que des erreurs plus grossières, des interprétations plus erronées encore, ont trouvé place dans des publications anglaises et irlandaises dont je serai appelé à vous parler plus tard.

Je vous ai fait connaître les dangers qui résultent, pour la médecine et la chirurgie, d'une mauvaise direction dans l'étude de la

physiologie et de l'anatomie pathologique ; je dois maintenant vous présenter l'autre face de la question, et vous exposer les opinions bien plus dangereuses encore de ceux qui nient la valeur de ces deux sciences, qui ne les regardent comme instructives qu'après la mort du malade, ou qui même les accusent de compromettre les intérêts de la médecine pratique, au lieu de les sauvegarder (1).

Il est clair que le médecin qui n'est que physiologiste ne peut prétendre à guérir les maladies, et que celui qui est purement anatomiste sera souvent induit en erreur par l'examen cadavérique, s'il n'a pas attentivement observé pendant la vie, et la marche des symptômes, et les effets de la médication. Sans cette précaution, il est exposé à prendre souvent, comme je l'ai dit déjà, des lésions secondaires pour des lésions primitives, à confondre les effets avec leurs causes, à rapporter enfin à quelque altération de structure des phénomènes qui n'ont d'autre origine qu'un désordre fonctionnel, état morbide bien différent de celui qu'on observe après la mort. Mais si à des notions exactes de physiologie et d'anatomie pathologique nous joignons l'observation de l'évolution de la maladie et de l'influence des agents thérapeutiques, combien nos décisions pratiques seront plus sûres et plus satisfaisantes, combien nos efforts seront plus utiles et plus heureux, que si nous nous bornons à étudier les maladies dans les salles de l'hôpital. Si nous nous contentons de l'examen clinique, nous pouvons devenir d'habiles nosologistes, nous pouvons acquérir la connaissance pleine et entière de certains groupes symptomatologiques, souvent même nous pouvons heureusement choisir la meilleure méthode de traitement ; nous pouvons aussi donner un nom à un ensemble particulier de phénomènes morbides, et léguer à nos successeurs la connaissance d'une nouvelle espèce médicale ; nous pouvons revêtir celle-ci de quelque nom sonore tiré d'une langue morte, ou en décorer la description des faux ornements d'un langage recherché ; mais, après tout cela, qu'aurons-nous fait en réalité pour la postérité ? Nos descendants accepteront nos descriptions avec une admiration enthousiaste, et convaincus de l'efficacité des remèdes que nous avons recommandés, ils se mettront en quête de notre maladie avec une orgueilleuse confiance ; le jour où ils la ren-

(1) On échapperait facilement à ces causes d'erreurs, en créant des institutions analogues à la Société pathologique de Dublin, qui a été fondée en 1838 ; là les pièces anatomiques sont soumises à un examen rigoureux qui permet d'en apprécier la véritable valeur. (L'AUTEUR.)

contreront, ils regarderont leur tâche comme déjà à moitié accomplie, et dans leur présomption ils n'hésiteront pas à promettre une heureuse terminaison.

Dites-moi le nom de la maladie, et je vous dirai le remède : tel e était la devise des nosologistes. Mais, messieurs, je me fais fort de vous dire les noms de cent maladies sans que vous soyez pour cela plus en état de m'indiquer le traitement convenable. Je viens vous dire, par exemple, qu'un homme est atteint d'hydropisie, qu'il a de l'œdème des jambes, de l'eau dans la cavité péritonéale ; j'ajoute que l'urine est rare et la soif insatiable. Vous hasarderez-vous, d'après cette définition nosologique, excellente du reste, à instituer un traitement ? Pour le salut du patient, pour votre propre conscience, n'agissez jamais sur de telles données. Et pourtant je regrette d'être obligé de reconnaître qu'un tel procédé n'est point rare ; bien plus, il est journellement appliqué. Mais revenons à notre hydropisie. On a eu recours, pour la combattre, aux hydragogues et aux diurétiques les plus vantés ; cependant le malade va de mal en pis, et finalement il meurt. Mais ses amis sont loin de se plaindre du médecin, qui s'excuse d'ailleurs lui-même en affirmant qu'il a successivement mis en usage tous les remèdes usités en pareil cas ; et en fait, si vous parcourez la liste des médicaments si rapidement employés coup sur coup, vous pourrez probablement constater l'exactitude de cette assertion. Ne vous y trompez pas, messieurs : ces cas, dans lesquels on prétend avoir tout essayé, sont précisément ceux pour lesquels on n'a rien tenté ; les remèdes ont succédé aux remèdes ; chacun des symptômes de la maladie a été à son tour l'objet d'une attaque inconsidérée, et voilà tout ; pendant ce temps la mort s'avance à pas pressés, et vient charitablement terminer une scène aussi triste pour l'humanité que honteuse pour la science. Mais j'ai tort de me servir de ce mot : qui oserait prostituer ce noble nom en l'appliquant à cette instruction bâtarde, plus dangereuse cent fois que l'ignorance la plus absolue ?

Je ne lutte point contre des fantômes ; je ne me bats point, nouveau don Quichotte, avec des géants imaginaires. Non, messieurs, ce que j'ai décrit existe, le tableau que j'ai présenté a plus d'un original. Mais j'ai hâte de quitter ce sujet, et de revenir à l'idée plus consolante des progrès que peut faire la médecine, appuyée sur ses deux parentes, la physiologie et l'anatomie pathologique.

La raison humaine est plus active aujourd'hui qu'à aucune autre époque ; partout les facultés intellectuelles sont mises en jeu, partout les

esprits sont en travail ; ce que ne pouvait faire autrefois le concours d'un petit nombre, est facilement accompli maintenant par les efforts de tous. La raison a étendu son empire de l'ancien au nouveau continent, de l'Europe aux antipodes ; elle a aujourd'hui le monde entier pour domaine : le soleil ne se couche jamais sur son territoire. Les individus se reposent, mais l'intelligence collective de l'espèce ne s'endort jamais. Au moment même où une nation, épuisée par les travaux du jour, voit venir avec joie les ténèbres de la nuit, et s'apprête à goûter un repos nécessaire, un autre peuple se lève qui salue la lumière du matin, et reprend avec de nouvelles forces le noble labeur de la science.

Tous les hommes qui cherchent, partent pour ainsi dire du même point, car les travaux antérieurs sont à la disposition de tous également ; il n'est donc pas surprenant que nous les voyions souvent arriver ensemble au même résultat, et que la découverte du même fait se produise simultanément en plusieurs lieux. Il n'est pas rare de voir les journaux français, allemands, italiens et anglais annoncer en même temps un fait nouveau, et réclamer hautement, chacun pour son pays, un honneur qui appartient à tous au même titre. Malheureusement, sauf quelques exceptions éclatantes, cette controverse aussi innocente qu'utile a été jusqu'ici l'apanage exclusif des autres contrées, et l'Irlande n'a pu revendiquer aucune part dans les honneurs littéraires rendus au travail ou au génie. Mais, messieurs, cet état d'inaction, cet état de torpeur intellectuelle tend à disparaître aujourd'hui, et le temps n'est plus où il nous était impossible de citer quelqu'un de nos compatriotes parmi les hommes qui, en reculant les limites des sciences médicales, ont sauvé les intérêts de l'humanité.

Maintenant, au contraire, nous pourrions en désigner un grand nombre dont les noms forment une liste déjà longue, bien faite pour nous réjouir dans le présent, et pour nous faire bien augurer de l'avenir : et certes il aurait le cœur bien mort, celui qui n'accueillerait pas avec joie ces indices de la régénération scientifique de notre pays ; il serait insensible à tout noble sentiment, celui qui n'éprouverait aucun orgueil en songeant aux services que nous rendent les travaux de ces hommes qui se dévouent à la plus grande, à la plus noble des tâches, celle de calmer la souffrance et de guérir les malades. Mais le temps me presse et m'oblige à terminer. Considérez donc avec moi le soin que l'on met aujourd'hui à distinguer les lésions réelles de celles qui ne sont qu'apparentes ; l'étude attentive de l'anatomie pathologique faite par

des hommes qui ne sont point les esclaves d'opinions préconçues; l'abandon de tous les systèmes basés sur les créations imaginaires d'une physiologie spéculative; la juste importance attribuée aux statistiques médicales, à l'observation des maladies endémiques et épidémiques, à l'influence des poisons morbides; considérez tout cela, et vous reconnaîtrez que nous sommes en droit de concevoir les plus légitimes espérances. Désormais l'esprit humain, à la recherche des moyens de prévenir et de guérir les maladies, fera dans cette voie des progrès tout aussi rapides que dans les autres parties de la science, et il sera prouvé par là que si l'homme est sujet à de cruelles passions qui le portent à détruire son frère; si, seul entre tous les animaux, il a dédaigné ses armes naturelles pour imaginer de plus terribles moyens de destruction, il est également le seul qui ait à la fois le désir et le pouvoir de soulager les souffrances de ses semblables, le seul chez qui la raison et la charité réunies révèlent une incontestable supériorité intellectuelle et morale.

QUATRIÈME LEÇON.

LE POULS.

Influence de la position sur la fréquence du pouls. — Différences qu'il présente chez les personnes bien portantes, selon la position du corps. — Circulation cérébrale. — Effets de la position sur le pouls dans l'état de maladie. — Dans l'hypertrophie du cœur avec dilatation. — Résultats de l'observation. — Rapports du pouls et de la respiration. — Pouls dicrote dans les fièvres. — Dans les hémorrhagies. — Effets de la digitale sur le pouls. — Position de l'œuf pendant l'incubation.

MESSIEURS,

La position du corps a une très-grande influence sur la fréquence du pouls, même en l'état de santé; ces modifications étant plus marquées encore durant le cours des maladies, on a depuis longtemps constaté que le pouls est plus fréquent dans la station debout que dans la station horizontale. Mais cette étude n'a pas été poursuivie avec tout le soin qu'elle mérite, et j'en ai fait l'objet de nombreuses expériences, dont les résultats, en partie nouveaux, ne sont pas sans intérêt au point de vue pratique. Chez les personnes bien portantes, le pouls, comme je l'ai dit, bat avec plus de fréquence dans la position droite que dans la position horizontale; la différence est de 6 à 15 battements par minute. Si le nombre des pulsations ne dépasse pas 60, la différence ne va pas au delà de 6 ou de 8, et elle croît proportionnellement à la fréquence des battements au moment de l'expérience: si, par exemple, un exercice modéré a fait monter le pouls à 90 ou 100, il n'est pas rare que la différence soit de 20 ou 30 pulsations.

L'action musculaire nécessaire pour maintenir la station debout aurait pu être considérée comme la cause de la plus grande fréquence du pouls; il fallait donc trouver le moyen de placer le corps dans une position quelconque, sans mettre aucunement en jeu les muscles du sujet en expérience: c'est ce que je fis, et je constatai que la différence dans le nombre des battements artériels était exactement la même que lorsqu'on laissait les muscles opérer le changement de position.

Je dois dire par avance que lorsque le sujet était placé la tête en bas, il se produisait un ralentissement du pouls plus considérable encore; je